

## Prologue

Émilie croisa les bras contre sa poitrine pour dissimuler le tremblement de ses mains. Elle avait compris que le ton doucereux de la policière n'était qu'une technique d'interrogatoire pour la pousser aux aveux. Désormais, elle fixait le sol et n'osait plus lever les yeux, de crainte de se trahir.

— Mademoiselle Champfleuri, qui a fait du mal à votre fille ?

La question n'avait jamais été posée si clairement. Émilie reçut ces mots comme autant de claques. Elle savait qu'elle n'avait nulle part où se cacher, que toutes les hypothèses qu'elle avait construites ces derniers jours ne lui seraient d'aucun secours. Pourtant, elle refusait encore de prononcer la phrase qui ferait d'elle une coupable. En fait, ce n'était pas à cette policière qu'elle refusait de répondre ; c'était à elle-même qu'elle tentait encore de dissimuler la vérité. Cette vérité à laquelle elle s'était si longtemps obstinée à ne pas croire et qui désormais la hantait.

L'audition avait commencé, comme les précédentes, par des questions sur son identité auxquelles la policière connaissait déjà les réponses. Mais le ton n'était plus celui de ses précédentes venues au commissariat. Quand la lieutenant de police lui avait signifié : « À partir de cette heure, vous êtes placée en garde à vue », Émilie

n'avait pas tiqué, comme si elle s'y attendait. Désormais, la flic s'adressait à elle comme à une petite chose fragile, une fillette à qui l'on fait croire qu'elle ne se fera pas gronder pour ses bêtises.

— Mademoiselle Champfleuri, avez-vous entendu parler du syndrome de Münchhausen par procuration ?

Émilie hésita un instant à répondre avant de s'enfermer dans le silence. Ces mots, elle les attendait depuis longtemps. Ils résonnaient dans sa tête comme des cris stridents. Elle les avait si souvent lus qu'ils lui étaient désormais familiers, comme un membre de sa famille que l'on hait, mais dont on ne peut éviter la présence.

Oui, elle savait ce que signifiait « syndrome de Münchhausen par procuration ». Elle ne le savait même que trop. Elle aurait pu répondre qu'il s'agit d'une pathomimie, comme disent les spécialistes, un trouble mental qui pousse à infliger des sévices à son enfant pour attirer l'attention. Face à l'abîme qu'était devenue son existence, c'était l'une des explications potentielles qui s'offraient à elle. Une forme de folie.

La garde à vue avait commencé quatre heures plus tôt. Émilie avait refusé la présence d'un avocat à ses côtés. Elle ignorait combien de temps encore le cadre légal permettait de la retenir entre ces murs. Elle ne savait pas non plus si Éric était interrogé dans une autre pièce, ou si ce sort était réservé à elle seule. Elle aurait voulu qu'il la rassure, comme cette fameuse nuit où elle avait été prise d'un besoin de hurler de douleur. Comme les semaines précédentes, lorsqu'elle avait ressenti du dégoût en apercevant son reflet dans le miroir. Comme les mois passés durant lesquels elle avait senti sa vie lui échapper. Mais Éric n'avait pas su la protéger. Il était pourtant le seul à savoir la vérité. Même si elle-même n'en était pas certaine, lui *devait* savoir.

Lorsqu'elle avait rencontré Éric en Martinique, Émilie n'avait que dix-huit ans. Elle avait la vie devant elle, ils avaient la vie devant eux. Mais ni lui ni elle ne pouvait imaginer ce que leur réservait la vie, cette « chienne de vie ».



# 1

Émilie tremblait de tout son corps, de toutes ses peurs, lorsqu'elle avait vu les résultats du bac affichés. Elle avait pris soin de lire plusieurs fois, en suivant avec son doigt, pour être certaine de ne pas s'être trompée de ligne. Aucun doute possible : elle avait obtenu une moyenne de 17,2, mention « très bien ». Le soir même, Charles, son père, avait débouché l'une de ses six bouteilles de château Pétrus, qu'il réservait pour les « très grandes occasions ». Mathilde, sa mère, qui n'avait jamais cessé de répéter depuis l'entrée d'Émilie dans le système scolaire que le baccalauréat avait perdu toute valeur, reconnaissait que la mention « très bien » réévaluait le diplôme.

Durant toute la soirée, le large sourire qui éclairait le visage de Charles ne diminua pas d'un iota. Étonnant qu'un homme qui avait connu de si grandes réussites professionnelles s'enthousiasmât à ce point pour un diplôme obtenu par plus de 80 % des candidats. Mais le père d'Émilie était de ceux pour qui les joies simples sont celles qui comptent le plus.

En dehors de son entreprise, Charles n'avait que trois centres d'intérêt : le rugby, le poker et sa fille unique. Il fuyait comme la peste les dîners mondains, les réceptions et les cocktails. Il avait beau être invité partout, il mettait un point d'honneur à ne se rendre nulle part, sauf si les intérêts commerciaux de son entreprise l'exigeaient. Enfiler un

smoking et subir les banalités des conversations représentaient pour lui les pires tortures de la vie.

Malgré l'embonpoint accumulé depuis des décennies, Charles avait conservé le charme qui sied si bien aux hommes distingués. Sa voix de bronze et sa diction parfaite lui offraient une autorité naturelle grâce à laquelle il n'avait jamais besoin de hausser le ton. Mathilde, elle, semblait tout droit sortie d'un conte pour enfants ou d'un magazine féminin du début des années 1960. Elle était dotée d'une taille mannequin, de jambes interminables et d'une chevelure auburn si abondante qu'elle en devenait presque suspecte. Seule imperfection : une main gauche toujours gantée pour dissimuler une affreuse cicatrice, fruit d'une rencontre inamicale avec un berger allemand au cours de son adolescence. Au fil des ans, Mathilde était parvenue à transformer cette disgrâce en arme de séduction : plus que la pitié, elle inspirait un mystère empreint de désir. Loin d'éclipser la pureté de ses traits, ce léger handicap parvenait ainsi à rehausser sa beauté.

Charles avait toujours été émoustillé par l'effet que sa femme provoquait chez les hommes. Il savait qu'aucune des jeunettes épousées en secondes noces par certaines de leurs relations n'atteindrait jamais une telle puissance d'envoûtement, cet irrésistible éclat que ni les ans ni le quotidien n'avaient brisé.

Charles ne parvint pas à patienter jusqu'au dessert pour annoncer à sa fille son cadeau de réussite :

— Ma chérie, pour fêter ton succès, je t'offre un séjour en Martinique avec l'amie de ton choix ! lança-t-il presque ému.

Émilie lui sauta au cou pour l'embrasser, frôlant du coude la bouteille de pétros qui manqua de se renverser. Quant à l'« amie de son choix », Charles n'avait

guère pris de risque. Connaissant sa fille, il n'avait aucun doute que l'élue serait Lucie, sa meilleure amie depuis l'entrée au collège. Il aurait été plus contrit de financer les vacances d'un jeune blanc-bec indigne de la chair de sa chair, mais il savait la situation amoureuse d'Émilie assombrie, et le choix de l'amie fidèle s'imposait de lui-même.

La joie d'Émilie n'était pas feinte : si elle n'avait jamais manqué de rien, elle n'était pas blasée pour autant. La perspective de passer trois semaines avec sa meilleure amie sur une île qui se rapprochait du paradis terrestre représentait à ses yeux le bonheur suprême.

Déjà le soleil brillait dans son cœur.

\*

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lucie en s'emparant d'un sablé à la noix de coco.

— Une spécialité d'ici : ça s'appelle une doucette, répondit Émilie sans se départir de son sourire espiègle.

Le voyage avait été long, mais très agréable, une température de 30 °C les attendait au sol. Après l'arrivée à Fort-de-France, les deux amies avaient rallié Sainte-Anne, un petit village de pêcheurs situé à l'extrême sud de l'île. Les filles logeaient dans un bungalow du Club Med Les Boucaniers, dont l'architecture avait le bon goût de ne pas trop abîmer le paysage.

Dès l'arrivée à Sainte-Anne, elles surent que leurs attentes seraient comblées. Émilie surtout. Instantanément, elle tomba amoureuse de cette baie que les moins chauvins des Martiniquais classent parmi les trois plus belles du

monde, avec celles de Rio et d'Along. Aucune carte postale ne parviendra jamais à rendre un digne hommage à ces plages dont le sable blanc compose une si parfaite harmonie avec l'eau turquoise des Caraïbes. Sainte-Anne faisait partie de ces lieux où le temps semble s'être arrêté. Depuis son premier mandat, le maire s'était battu pour bloquer la quasi-totalité des nouvelles constructions afin de préserver le paysage. Même la présence du luxueux Club Med n'avait su effacer cet aspect un peu sauvage, qui donne aux plantes un parfum plus sucré.

Dans leur chambre, Émilie et Lucie avaient trouvé comme cadeau de bienvenue une corbeille remplie de goyaves, d'ananas et autres douceurs locales. Émilie sortit son vieux Nikon pour mitrailler le plateau sous des angles improbables. Les deux amies n'eurent guère le temps de profiter de cette première journée. À 18 heures, la nuit était déjà tombée. Émilie regretta de n'avoir pu aller contempler le coucher de soleil sur la plage des Salines, dont son père lui avait tant parlé, mais ce n'était que partie remise.

Malgré la fatigue, les filles ne résistèrent pas au buffet du dîner. Contrairement à ses habitudes, Lucie ne mit qu'une vingtaine de minutes pour décider de sa tenue, une robe légère bleu ciel. Émilie, elle, choisit un short blanc et un haut assorti. Elles choisirent une table à côté de la grande piscine, le plus loin possible de l'orchestre. Queues de crevettes à la coriandre et fines tranches de marlin au citron pour Émilie, crabe farci avec du riz pour Lucie. Celle-ci donna un coup de coude à son amie :

— Tu as vu l'animateur sur la droite ?

Non, Émilie ne l'avait pas encore remarqué. Elle s'en étonna d'ailleurs : comment avait-elle pu le manquer ? Parmi les jeunes gens qui se tenaient tout sourires derrière leur responsable, il se démarquait presque outrageusement.

Athlétique sans être massif, la peau ambrée, les yeux azurés, il ne semblait pas ignorer qu'il aimantait tous les regards.

Après la présentation, lorsqu'il alla se servir au buffet, Émilie prit bien soin de ne pas montrer qu'elle le suivait des yeux. Lucie était moins discrète. Cette attitude ne datait pas d'hier. Depuis l'adolescence, la jeune fille savait comment susciter l'attention d'un garçon. Émilie, elle, devenait rouge pivoine dès que celui qui l'attirait lui adressait la parole. Malgré son air mutin, elle ne pouvait lutter contre cette forme de timidité.

— Je crois que je vais aller me resservir, lança Lucie dans un sourire.

— Tu ne vas quand même pas commencer à draguer ? Nous venons à peine d'arriver !

Émilie observa sa copine se placer devant le plateau de langoustes, à quelques centimètres du garçon qui se servait de la sauce chien. « Elle n'osera quand même pas », pensait Émilie. Elle savait pourtant que Lucie osait tout – c'était même à ça qu'on la reconnaissait. Qu'avait-elle bien pu lui demander, avec son air de ne pas y toucher, pour qu'il se retourne ainsi vers elle ? Sans doute une question sur la cuisine, puisqu'il lui parlait en désignant les langoustes. Lucie bougeait la main droite tout en tenant son assiette de la gauche. Elle avait dû se montrer drôle, puisqu'il eut un petit rire avant de poursuivre la conversation.

Émilie voulut les rejoindre, mais elle craignait d'apparaître fade auprès de Lucie. Entre la blonde et la brune, elle savait que la première avait toujours la préférence. Elle n'avait jamais été en compétition avec Lucie pour quoi que ce fût. Elle connaissait les atouts de son amie et s'effaçait toujours pour lui laisser la vedette.

Après quelques minutes qui semblèrent durer une éternité, Lucie regagna sa place.

- Alors ?
- Il s'appelle Éric, il est coach, c'est lui qui anime les séances de remise en forme.
- Et qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Que nous participerons à son cours de step demain matin, répondit Lucie sur un ton qui ne laissait place à aucune objection.

\*

Malgré les effets du décalage horaire, Émilie et Lucie parvinrent à se réveiller une demi-heure avant la séance. En dehors de la présence d'Éric, l'idée de ce réveil sportif avait fini par motiver Émilie. Si sa taille était fine et sa silhouette élancée, elle craignait toujours que ses cuisses ne s'épaississent. Les quelques excès de la veille au buffet lui avaient fait prendre de bonnes résolutions.

Lucie n'avait pas ce besoin. Quoiqu'elle ingurgitât, elle ne semblait jamais prendre un gramme. Les deux amies s'étaient contentées d'un verre de jus d'orange avant de se rendre près du terrain de volley, où onze femmes d'une quarantaine d'années attendaient déjà, en tenue de sport. Éric fit son apparition peu après. Il salua le petit groupe d'un « bonjour » collectif en arborant son plus beau sourire et demanda à chacune de prendre l'un des steps disposés au pied du filet. Sans autre forme de préambule, il lança la musique et démarra l'exercice. Aussitôt, toutes les participantes l'imitèrent, montant en cadence sur leur step puis redescendant en frappant dans leurs mains. Elles semblaient toutes en parfaite synchronisation. Toutes sauf Émilie, qui goûtait peu ces séances collectives, où la voisine

se rapproche toujours un peu trop près. De plus, elle se montrait incapable de suivre correctement la chorégraphie, se trompant sans cesse dans les combinaisons, même en lorgnant ce que faisait Lucie.

— Allez, mesdames ! On fait attention à l'équilibre ! encourageait Éric.

Après trente minutes de cours, Émilie commençait à ressentir une légère douleur dans les tendons, tandis que Lucie s'essouffait.

— Pour terminer, on refait la chorée une dernière fois en entier, ordonna Éric avec autorité.

Cessant de servir de modèle pour les mouvements, il se plaça sur le côté pour observer les participantes. Alors qu'Émilie tentait de dissimuler son retard dans les gestes des bras, elle sentit le regard furtif d'Éric sur son auguste fessier. Sitôt le dernier enchaînement achevé, tout le groupe applaudit.

— On se retrouve cet après-midi pour le cours de cardio, annonça Éric.

Alors qu'Émilie empilait son step avec ceux des autres, Éric s'approcha d'elle.

— Alors, pas trop dure, la séance ?

L'effort ayant déjà rougi ses joues, le fard que piqua Émilie fut à peine visible. Elle se contenta de sourire en ne sachant que répondre. Lucie vint à sa rescousse :

— Pour nous, c'était un peu trop facile. J'espère que les autres séances sont plus dynamiques.

Éric fit une légère moue avant de leur adresser un clin d'œil.

— Alors je compte sur vous pour cet après-midi, je vais vous préparer un programme spécial...

Lorsqu'il s'éloigna, Émilie saisit Lucie par le bras.

— Pourquoi tu lui as dit ça ?

— Pour lui faire comprendre qu’avec nous il avait intérêt à sortir le grand jeu...

Les filles passèrent la suite de la matinée allongées sur le sable, à l’ombre des cocotiers. Lucie ne quitta sa serviette que pour acheter un maillot de bain à l’une des vendeuses de la plage. Le reste du temps, elle prenait des photos de ses pieds avec la mer en fond, pour les poster sur sa page Facebook. Émilie se décida à entamer la lecture de son édition de poche de *Pauline* de Dumas, mais s’assoupit au bout de quelques pages.

Lorsque vint midi, les filles furent envahies d’un sursaut d’énergie. Lucie commanda au bar deux ti-punchs, qu’elles dégustèrent en ironisant sur les tenues des joueurs au boulo-drome. Avec le soleil, le deuxième cocktail se révéla fatal à Émilie, tandis que Lucie attendit le troisième pour finir chacune de ses phrases d’un irritant ricanement. Lucie la mit au défi de courir jusqu’à la mer pour voir laquelle des deux irait le plus loin dans l’eau tout en maintenant ses pieds au sol. Émilie ne prit pas la peine de répondre : elle cavala vers la mer, jetant son T-shirt sur le sable juste avant de pénétrer dans l’eau. Lucie la suivit de peu sans parvenir à contenir son fou rire. Lorsque l’eau lui arriva aux épaules, Émilie continua d’avancer en s’efforçant de maintenir ses pieds au fond. Elle parvint à progresser de quelques mètres supplémentaires avant de boire la tasse et de remonter à la surface pour recracher un jet d’eau salée.

Lucie, elle, s’était arrêtée et se tenait les côtes en pleurant de rire. Tout aussi hilare, Émilie entreprit de la faire couler en lui faisant un croche-pied et lui enfonça la tête sous l’eau, ne prêtant aucune attention aux vacanciers qui observaient d’un air interdit ces deux grandes sauterelles de dix-huit ans qui se comportaient comme si elles en avaient dix de moins. Lucie ne maîtrisa enfin son fou rire

que lorsqu'elle ressentit une violente morsure à l'épaule. Cette fois, Émilie y était allée un peu fort.

— Mais tu es folle ! Tu m'as fait mal. On voit les marques de tes dents ! pesta Lucie.

Émilie enlaça son amie :

— Pardonne-moi, tu sais bien qu'après deux verres je ne me contrôle plus...

Lucie massa son épaule endolorie avant de lui lancer :

— T'inquiète pas, ma belle, je me vengerai. Pour le moment, allons déjeuner. Je veux en mettre plein la vue à notre joli coach cet après-midi.

\*

Le lendemain, les deux amies écartèrent de leur programme la perspective du moindre effort physique. Elles passèrent la matinée allongées sur la plage, ne se levant qu'à deux reprises pour aller se baigner. La séance de cardio de la veille leur avait été fatale.

— Il nous a bien eues, ce salaud, siffla Lucie.

Avec un sourire presque sadique, Éric avait enchaîné les mouvements jusqu'à l'épuisement des jeunes filles.

— On l'a quand même bien cherché, répliqua Émilie.

— En tout cas, pour moi, fini le sport, même avec le plus beau mec de la Terre ! annonça Lucie. Hé ! regarde par là...

Bien que la clientèle du Club fût majoritairement composée de couples plus âgés qu'elles, Émilie et Lucie remarquèrent trois garçons d'une vingtaine d'années qui jetaient régulièrement un œil dans leur direction. Après moult palabres entre eux, l'un fut désigné ambassadeur du

trio pour aborder les filles en leur proposant une partie de volley. Le « non merci » ferme et définitif que leur rétorquèrent les deux copines ne leur fit pas perdre tout espoir.

En début d'après-midi, un deuxième garçon du groupe vint les trouver pour leur proposer cette fois de prendre un verre au bar. Lucie releva ses lunettes de soleil pour dévisager le jeune homme, puis se tourna vers Émilie, qui lui signifia son accord d'un hochement de tête. Une fois attablés tous les cinq, le doux ronronnement des présentations s'embraya. Lucie et Émilie eurent droit à une série de questions maladroitement sur leurs études, leurs goûts musicaux ou leurs perspectives d'avenir, dans l'unique but de discerner par des moyens détournés si elles avaient ou non un petit ami. Les garçons, eux, étaient tous trois étudiants en communication à l'Efap. L'un d'eux, qui semblait être le meneur, tenta d'expliquer à Lucie à quel point la communication était essentielle dans tous les secteurs d'activité, récitant doctement des éléments de cours de sa première année.

Lucie fit semblant de l'écouter quelques minutes, puis fit dévier la discussion sur les séries du moment. Le plus timide des trois apparaissait comme le plus attachant aux yeux d'Émilie. Alors que le meneur, que Lucie commençait à trouver à son goût, monopolisait la conversation, Émilie et le timide échangèrent à plusieurs reprises un regard complice. Le meneur se prénomma Benoît, le timide, Sylvain et le troisième larron, dont le destin était d'être le garçon de trop, s'appela Joël. Lucie leur demanda s'ils comptaient participer aux excursions proposées par le club. Benoît évoqua une journée en 4×4 au nord de l'île et une balade en catamaran. Lucie choisit la seconde proposition et tous décidèrent de s'y inscrire ensemble pour le lendemain.

Alors que Benoît commandait une nouvelle tournée au serveur, Émilie aperçut Éric qui venait dans leur direction. Leurs yeux se croisèrent. Émilie tenta de lui adresser un sourire, mais Éric poursuivit son chemin sans leur prêter plus d'attention.

\*

— Si nous avons de la chance, nous verrons des dauphins, avait fièrement annoncé le GO qui les accompagnait.

Sur le bateau, Émilie s'émerveilla du paysage, mais ne vit pas la nageoire d'un dauphin de toute la traversée. Elle photographia tout ce qui pouvait être immortalisé avec son vieux Nikon, y compris les gilets de sauvetage et le tas de sandalettes que les passagers avaient laissées dans la cabine. Elle ne prêta pas attention à Benoît, qui relatait dans le détail ses récentes vacances à l'île Maurice et conseilla à Sylvain de ne pas fumer à bord car il risquait des nausées. Ce dernier, qui ne l'écouta pas, fut pris d'une envie de vomir au bout d'une petite heure.

En fin de matinée, le bateau fit escale à la plage de Grande Anse, où le groupe fut invité à se baigner avec des masques et des palmes distribués par le GO. Vers 12 h 30, les deux membres d'équipage distribuèrent des verres de planteur et des petites assiettes de boudin. Lucie reprit deux verres, mais ne toucha pas à son assiette.

Le début d'après-midi fut consacré à la visite de la grotte aux chauves-souris, puis à une nouvelle baignade en snorkeling au milieu de poissons multicolores. En fin de journée, le catamaran repartit en direction de Sainte-Anne. Émilie attrapa des coups de soleil sur le nez et les épaules, Lucie sur

le front et les cuisses. Chacune d'elles arborait un rouge vif sur des parties différentes de leur peau. De retour au club, Sylvain demanda à Émilie à quelle heure ils pouvaient se retrouver au restaurant. Celle-ci se tourna vers Lucie, qui se contenta d'un geste évasif. La jeune fille semblait déçue par cette journée et par l'immaturité des trois garçons.

— Tu viens avec moi à la boutique ? demanda Émilie à son amie. Je vais essayer de trouver de la Biafine.

— Vas-y toute seule, je rentre direct au bungalow, répondit Lucie d'un ton agacé.

La boutique ne vendait pas de Biafine. La vendeuse tenta d'expliquer à Émilie où trouver une pharmacie à la sortie du village, mais celle-ci eut la flemme de ressortir et se contenta d'acheter un tube de lait après-soleil. Au moment où elle réglait son achat, elle sentit une présence derrière elle. Elle se retourna et se retrouva face à Éric, qui arborait son plus beau sourire.

— Laisse-moi deviner : tu reviens de la sortie en catamaran.

Émilie bredouilla quelque chose qui ressemblait à une réponse positive et montra sa crème hydratante pour se donner une contenance.

— Le GO ne vous a pas prévenue qu'il est conseillé de mettre de l'indice 50 pour les sorties en mer ?

Émilie tenta rapidement de trouver une réponse spirituelle. N'en trouvant aucune, elle se contenta de répliquer :

— Non, mais c'était très beau. Enfin... La balade en mer... C'était une belle balade !

Éric rit de bon cœur.

— Pour me faire pardonner la séance d'hier, ça vous dirait, à ta copine et toi, de découvrir un super resto pas loin du club ?

— Oui, bien sûr !

— Cool. On se retrouve à 20 h 30 devant l'entrée ?

Émilie pressa le pas en direction du bungalow. Elle était certaine que Lucie allait la maudire d'avoir accepté la proposition. Mais, cette fois, personne ne l'empêcherait d'aller à ce rendez-vous.

Elle savait que son amie voulait toujours être la première à prendre des initiatives, Émilie devait suivre.

\*

Lucie fut en effet furieuse. Elle reprocha pêle-mêle à Émilie de s'être engagée sans lui en avoir parlé, d'avoir accepté l'invitation d'un « abruti » qui les avait laissées pour mortes et de ne pas avoir trouvé de Biafine.

Habituee aux diatribes aussi excessives qu'éphémères de son amie, Émilie attendit patiemment qu'elle eût achevé de se défouler pour lui tendre le tube de lait après-soleil et la supplier de l'accompagner au rendez-vous.

— Donc tu n'as rien compris à ce que je t'explique depuis tout à l'heure ? lança Lucie d'un air mauvais.

— S'il te plaît, j'ai déjà dit oui !

— C'est une blague ? Tu ne crois quand même pas que je vais passer la soirée avec ce type qui s'est foutu de notre gueule, juste parce que tu t'es engagée sans m'en parler ? C'est non, non et non !

— Et si je te prête ma robe bleue ?

Lucie écarquilla les yeux d'un air mi-interrogatif mi-consterné. Ladite robe bleue n'était qu'un vêtement d'appoint qu'Émilie portait en sortant de sa douche avant de choisir sa tenue. Insensible à cette tentative d'humour pour détendre l'atmosphère, Lucie crut, l'espace de quelques

secondes, qu'Émilie tentait réellement de l'acheter avec le prêt d'un vêtement sans intérêt. Lorsqu'elle saisit sa méprise, sa colère redoubla et elle quitta le bungalow d'un pas décidé. Elle revint une dizaine de minutes plus tard dans de meilleures dispositions, offrant à Émilie un sourire réconciliateur.

— J'ai emprunté de la Biafine à Benoît, dit Lucie en jetant le tube à Émilie.

— Alors tu viens avec moi à ce dîner avec Éric ? demanda Émilie pleine d'espoir.

— Pour ça, ma vieille, tu peux courir ! D'ailleurs, c'est à toi qu'il a fait cette proposition, pas à moi.

\*

Émilie consacra les deux heures suivantes à se préparer. Après une douche avec shampoing *et* après-shampoing, elle passa en revue sa penderie. La robe Maje ? Trop chic. La jupe Morgan ? Trop « pute ». Le décolleté blanc ? Trop sophistiqué. Le pantacourt évasé ? Trop ado. Le chemisier ? Trop mémère. Le petit haut violet ? Trop étroit. Le short ? Trop moulant...

— Mais qu'est-ce qui m'a pris d'acheter ce short ? Il est ignoble, ce truc !

— Je te rappelle que c'est *mon* short, intervint Lucie depuis son lit, sans lever les yeux de son smartphone.

Bien qu'elle se fût juré de ne lui donner aucun conseil, Lucie l'aida tout de même à trancher :

— Mets un jean.

— Un jean ?

— Ça fera la fille qui ne s'est pas apprêtée.

— Mais ça fait deux heures que je m'apprête !

— Tu le sais, je le sais, mais lui, il n'en sait rien.

Émilie enfila son jean blanc avec son top noir Sandro. Un coup d'œil dans le miroir : naturel, mais pas négligé. Quant aux chaussures, le choix était plus simple : Émilie n'en avait pris que trois paires. Elle envisagea ses escarpins nu-pieds, mais choisit ses tropéziennes. Pour la première phase du maquillage, Émilie prit un correcteur dont la couleur était censée correspondre à son teint. En jetant un œil dans la glace, elle se souvint soudain de son coup de soleil. Elle s'en mit quand même quelques touches sous les yeux, le nez et les oreilles, puis un peu plus sur ses trois petits boutons au front. Après quelques minutes de réflexion, elle ajouta un peu de terracotta sur l'ensemble de son visage.

— Tu sais que l'avantage d'être bronzée, c'est que tu n'as pas besoin de te maquiller, intervint de nouveau Lucie.

— Je ne suis pas bronzée, j'ai juste une tête de tomate !

— Je ne sais pas pourquoi tu te prends autant la tête pour ce mec, pesta sa copine.

— Et s'il fait froid ? Il faut que je prenne un gilet.

Lucie lâcha son portable et prit un air consterné.

— Froid ? Tu te souviens vaguement où nous sommes ?

— Et s'il me pose des questions sur nos vies ? Je ne voudrais pas qu'il nous prenne pour des filles à papa...

Lucie souffla :

— Tu lui diras que nous avons épousé des millionnaires russes quand nous avions quatorze ans. Et comme nos maris viennent de clamsen, nous sommes devenues des veuves richissimes...

Émilie leva les yeux au ciel, jeta un dernier regard au miroir, sortit du bungalow, fit quelques pas, rebroussa chemin, regagna la chambre pour fouiller dans sa valise et

y dénicher la pièce ultime : son bijou porte-bonheur, un bracelet Pandora qu'elle s'était offert pour ses quinze ans.

Lorsque Émilie arriva dans le hall d'entrée, Éric l'attendait déjà. Prise de stress, elle hésita à retourner voir Lucie pour lui dire qu'elle avait changé d'avis et qu'elle resterait finalement avec elle pour la soirée. Cette pulsion ne dura qu'un court instant, mais elle fut sincère. Durant ces quelques secondes, le destin d'Émilie fut en suspension. Elle l'ignorait alors, mais toute son existence se joua sur ce choix : faire demi-tour ou se diriger vers le jeune homme accoudé au comptoir de la réception.

Émilie regarda derrière elle, puis, troublée et légèrement tremblante, elle tourna de nouveau les yeux vers Éric. Elle prit une grande inspiration d'air chaud et s'avança. Il était 20 h 30, le soleil était couché depuis longtemps.